io

Numéro 02 / Krystian Lupa — Un obus dans le cœur — Expo Guillaume Bresson
Sous la glace — Drucker — Brethome — Magnin — Lettre à Artaud

© Charles-Henry Bédué

KRYSTIAN LUPA RÉVÈLE L'HUMANITÉ DE THOMAS BERNHARD

— par Pierre Fort —

C'est avec le spectacle extraordinaire de Krystian Lupa, magnifique de bout en bout, que s'est ouvert le festival.

Maître incontesté du théâtre européen, Krystian Lupa n'avait pourtant jamais été invité à Avignon. Le spectateur est saisi d'emblée par la beauté du dispositif scénique – dont le démiurge polonais a réglé lui-même le moindre détail – qui le plonge près de cinq heures dans un monde mental, celui si complexe de l'écrivain Thomas Bernhard.

À l'origine, « Des arbres à abattre » est un texte inclassable, une sorte de discours fleuve – sans chapitre ni paragraphe –, un ressassement furieux de l'auteur contre le couple Auersberger, équivalent viennois des Verdurin, qui l'a invité à un « dîner artistique » le soir même de l'enterrement de leur amie commune Joana. Depuis son « fauteuil à oreilles » où il se tient à distance, Bernhard observe haineusement ce petit monde d'artistes ineptes et prétentieux qu'il a connus vingt ans auparavant, lors de ses débuts littéraires.

Fin lecteur, Lupa ne propose pas une adaptation mais une véritable re-création de l'œuvre, qui rend compte des contradictions tellement logiques qui la traversent : « Je hais ces gens mais ils m'émeuvent. » Il restitue bien sûr le ridicule des victimes de Bernhard, mais aussi toute leur humanité.

“

Le Souffle, le Froid

Plutôt que d'enfermer les êtres dans le monologue hargneux de l'auteur, il les fait exister pleinement et favorise, par leur sonorisation au micro HF, l'individualité et l'intimité des voix. Bernhard lui-même ne fait pas qu'éructer. Bien souvent il murmure. On perçoit son souffle court de pulmonaire en off, se mêlant aux « Let me, let me fre-e-eze » de la cold song de Purcell. Le spectateur s'attache tour à tour aux différents personnages, dont il suit la mobilité délicate des corps, observe les visages filmés émotionnellement, caméra à l'épaule, dans des séquences projetées. Le jeu des comédiens, toujours parfait, devient particulièrement saisissant lors des scènes de tension et d'affrontement.

Plusieurs temporalités se chevauchent et s'inscrivent dans l'espace ou l'agencement du plateau : toute la première partie est hantée par la présence de l'absente, Joana, qui s'est suicidée et dont les images, le récit des obsèques surplombent le plateau. Bernhard retrouve Joana, quand jeune il l'a possédée physiquement pour la première fois. On le découvre, des années plus tard, rendant une ultime visite à cette amie désormais vieillie et désespérée, dans sa chambre misérable, emplie de livres protégés de la poussière par des sacs en plastique comparables à celui qui enveloppera son cadavre. Joana est la part maudite de l'artiste. Sa mort agit comme un révélateur. Le spectateur est absolument bouleversé lorsque Bernhard vitupère contre les invités des Auersberger, « morts vivants de l'art », « coquilles vides », artistes académiques, bons pour les médailles, et que ceux-ci, placés derrière lui, enfermés dans un cube de verre, se figent progressivement, comme saisis dans leur ultime vérité. « Des arbres à abattre » est une pièce d'une richesse inouïe sur le temps, la mort, la vérité des êtres, la vérité de l'art. C'est aussi une grande pièce sur le théâtre.

— FOCUS —

WYCINKA HOLZFÄLLEN

MAIS POURQUOI THOMAS BERNHARD EST-IL SI MÉCHANT ??!!

— par Jean-Christophe Brianchon —

Un chemin de croix. Pour qui ? Mais pour vous, bande d'inconscients ! Pour vous tous qui aviez encore foi en ce monde !

Parce que oui, comme toujours, Thomas Bernhard détruit. Les artistes, les politiques, les institutions, vous, moi… Tout, tout le monde et tout le temps. En un mot : monde de merde. Comment ? Monde de merde. Comment ?! Monde de merde. Pourquoi ? PARCE QUE !!! Parce que, comme l'Orangina rouge de notre enfance, Thomas Bernhard est secoué, alors il répète, martèle et serine son propos à grands coups de talon dans les dents. Et gare à celui qui se relève de sa chute porté par la force futile de ses idéaux ! Non, Bernhard ne vous lâchera pas et cognera encore plus fort si vous faites mine de croire en ce bas monde. Rien de nouveau sous le soleil pour celles et ceux qui connaissent le dramaturge autrichien, donc, sauf que cette fois-ci « Des arbres à abattre » est servi par un grand homme de théâtre.

Sur une scène-monde sertie de panneaux en plexiglas à la Mondrian et cerclée d'une bordure rouge du sang versé par ceux qui croyaient, Krystian Lupa expose une version trois fois belle comme l'espoir de cette œuvre ténébreuse et enragée. Plongé au cœur d'une intelligentsia pathétique au lendemain du suicide d'une artiste qui s'était mis en tête d'apprendre aux acteurs à marcher, le spectateur regarde, partagé entre la honte qu'il éprouve à se reconnaître en eux et le plaisir tendre qu'il prend à les voir tournés en ridicule.

“

Ne pas détruire ce qui existe

Et c'est ici que réside la première prouesse de Krystian Lupa. Doucement, il extrait le texte de sa fureur adolescente pour en proposer une version douce-amère au cœur de laquelle les failles de l'individu prennent le dessus sur la critique d'un siècle dont on pleure déjà assez les errances pour ne pas avoir besoin de se faire expliquer les raisons de son pourrissement.

En représentant éclairé d'un théâtre post-dramatique réfléchi, le metteur en scène polonais s'émancipe ainsi du texte pour l'amener vers cet ailleurs qu'appelle de ses vœux un des personnages de la pièce alors qu'il dit vouloir « apporter une nouveauté plutôt que de détruire ce qui existe ». Un ailleurs, et donc tout un monde, qui s'ouvre sous nos pieds. Un monde neuf et possible dans lequel nous arrêterions de nous flageller au sujet de nos erreurs sans pour autant les occulter, pour mieux avancer. Un monde dans lequel l'individu aurait toute sa place et où l'Autre serait un ami. Autrement dit, si c'est possible, c'est ce que, porté par une distribution inouïe, Krystian Lupa propose. Fugitif de la vacuité de la forme et conscient de notre connaissance du vivant, il s'attelle à la définition même du théâtre quand il s'efforce de ne pas seulement crier le monde. Car oui, avec cette scène qui tourne, ces acteurs qui vivent et ces vidéos qui exposent, l'artiste nous force à renouveler notre idée du texte, et donc d'un monde. Ce faisant, il passionne le spectateur et accessoirement fait de son théâtre un outil au service du renouvellement de notre perception du réel… Une belle et ambitieuse définition du théâtre.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

© Natalia Kabanow

IN **WYCINKA HOLZFÄLLEN / DES ARBRES À ABATTRE**
D'APRÈS THOMAS BERNHARD — MISE EN SCÈNE DE KRYSTIAN LUPA
04 > 08 JUILLET 2015 À 15H — **LA FABRICA**

COULISSES

— par Pénélope Patrix —

Tout au long du festival, cette rubrique va essaimer les « coulisses » des pièces commentées ici en focus : nous allons recueillir les témoignages de technicien(ne)s, chargé(e)s de prod', administrateur(trice)s, costumier(ère)s, régisseur(se)s, comédien(ne)s, musicien(ne)s, vidéastes, scénographes, auteur(e)s, traducteur(trice)s, chorégraphes, éclairagistes, spectateur(trice)s, ouvreur(se)s… tous ceux qui font exister les spectacles et qu'on a plus rarement l'occasion d'entendre.

Louper Lupa ou chronique d'une rencontre ratée

Pour la première édition de cette rubrique, j'ai sprinté à la FabricA, couru après l'équipe de Krystian Lupa, cavalé au cloître Saint-Pierre pour le pot de première, mais, dans la forêt du festival, les arbres ne sont pas si faciles à abattre. C'est l'histoire d'une rencontre manquée avec l'équipe de Lupa. Arrivée sur les lieux à 23 heures pétantes en brandissant moitement mon carton d'invitation, je cible d'emblée un des comédiens de l'équipe, Michał Opaliński (qui joue le jeune artiste à lunettes), discutant avec un autre comédien qu'il vient de rencontrer, avignonnais d'origine, qui joue dans le OFF sur un tout autre projet. Je l'aborde, il me reçoit très gentiment, on parle quelques minutes de la chaleur, de la clim et de la neige en Pologne, je le félicite, on trinque, il me promet une entrevue un peu plus tard dans la soirée. Ravie, je me détends, grignote et bavarde à droite et à gauche en attendant, puis me décide à le retrouver, et là… disparu. J'écume le jardin dans tous les sens, dévisage tous les types à crête et à lunettes, introuvable – sa troupe ne l'a pas vu non plus. Dépitée, je siffle un dernier verre et rentre bredouille… Enfin pas totalement, puisque les artistes, organisateurs et journalistes rencontrés durant la soirée ont manifesté leur enthousiasme pour ce projet… Je me dis que ça ira mieux demain… Et en effet, vous verrez, dans le numéro de demain, deux beaux témoignages vous seront livrés…

Motus dans l'bus

Mais il s'agit aussi de prendre le pouls des festivaliers, en l'occurrence le public de cette première de 4 h 30 pas remplie à craquer mais vivement acclamée. Dans le bus qui nous ramène de la FabricA (notez qu'il faut prendre le bus 10 et non le 2, on l'attrape au même endroit, face à la gare centrale), j'interroge Jean-Pierre, la cinquantaine, venu seul. Il est là d'abord pour Thomas Bernhard, pour lequel il a une « prédilection ». Il a bien retrouvé dans cette mise en scène son amour-haine de Vienne et son esprit incisif, même si le surtitrage fait perdre un peu de la richesse de l'écriture. L'adaptation d'un roman est un pari difficile, et selon lui Lupa l'a brillamment tenu. La scénographie multiforme, très léchée, soignée, lui a beaucoup plu. Il avait raté Lupa en 2003 du fait de la grève, et c'est, pour lui, une rencontre réussie… Son anecdote : Lupa a découvert Bernhard assez tard et l'a dévoré avec la passion d'un adolescent… Je le remercie, lui qui disait n'avoir pas grand-chose à dire…

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
lundi 6 juillet 2015

REGARDS

IN GUILLAUME BRESSON

4 > 25 JUILLET 2015 DE 11H À 19H — ENTRÉE LIBRE
ÉGLISE DES CÉLESTINS

OBSCURITÉ QUI RESTITUE

— par Marie Sorbier —

L'église des Célestins met doublement l'image à l'honneur.

La « nef des images », cette si jolie idée initiée cet été, invite le spectateur à faire une pause dans cette folie festivalière en prenant le temps de picorer dans la mémoire vive de ceux qui ont fait Avignon. Mais il faut une âme un peu curieuse pour découvrir, au creux des alcôves, l'exposition de Guillaume Bresson, sans cartel ni signalétique, offerte aux yeux qui acceptent de voir sans tuteur.

L'intimité semble être le lien qui relie le travail de Guillaume Bresson à la performance de Sophie Calle ; le sol de terre doit confronter les artistes au primordial.

Ce jeune peintre – je me demande si ce qualificatif est justifié pour un trentenaire – a trouvé dans ces travées un espace idéal à l'exposition de ses toiles et compose la lumière comme une dramaturgie. La mémoire convoque vite Caravage, Poussin, Géricault ou La Tour tant la composition et la maîtrise du clair-obscur rappellent celles des maîtres. De loin, dans la fraîcheur et la semi-obscurité des chapelles latérales, on pourrait y croire.

Les œuvres, toutes sans titre, racontent des histoires banales de violence, de quotidienneté urbaine, sans pathos, vides de tout sentiment.

Le trait ultraréaliste cohabite avec la fiction.

Les mouvements chorégraphiés, les corps sculpturaux cohabitent avec les fast-foods, les K-Way et les casques de scooter. La photographie cohabite avec la peinture à l'huile. Paradoxal donc, anachronique aussi, son travail interpelle et laisse un goût étrange, puissant et mélancolique.

La fusion du classicisme de forme et de la contemporanéité du sujet, voilà sans doute le sous-texte qui était celui d'Olivier Py quand il a choisi une toile de Bresson comme porte-parole visuel de sa programmation.

URBAIN ET ORBI

— par Rick Panegy —

Choisi pour illustrer l'affiche de cette 69e édition du Festival d'Avignon, Guillaume Bresson est à l'honneur dans l'église des Célestins, où ses œuvres sont exposées. Des toiles urbaines, presque mystérieuses, invitant à l'imagination et à l'interprétation, côtoient l'architecture gothique du lieu, de ses croisées d'ogives au sol sablonneux. Un décor qui magnifie les peintures de l'artiste, élargissant la structure même des tableaux à leur environnement immédiat et éphémère.

La première impression est déroutante : pas de titre, pas de cartel. Rien ne guide ni ne permet d'entrer dans la démarche. Les toiles, brutes, sont accrochées sur les murs abîmés de l'église. Ce choix est pourtant délibéré et voulu par Guillaume Bresson, qui nuance aussi les éclairages en fonction du sujet de la toile. Car c'est un voyage trompeur que ce parcours à travers les peintures du jeune artiste. Montrant, dans ce qui peut apparaître comme un réalisme radical, des scènes et des éléments quotidiens ou triviaux, les toiles de Bresson écartent la simple illustration de la banlieue ou de la banalité. Par un travail précis sur la composition de ses toiles, sur le contraste entre les mouvements des sujets peints et leur environnement sur la toile – architecture rigide et rectiligne –, sur le contraste entre la vitalité du sujet et le dépouillement qui l'entoure, et par une recherche sur le clair-obscur ou la place de la couleur (dans les toiles plus récentes), le peintre ouvre la lecture de ses œuvres à l'imagination. La narration est ici volontairement laissée en pointillé. La toile n'est en effet plus un témoignage ou une chronique plastique suburbaine, elle fait place à une suspension du temps, ou à un glissement des repères de l'espace. Sa lecture s'en trouve radicalement bouleversée, laissée à l'interprétation ; un questionnement presque métaphysique.

OFF UN OBUS DANS LE CŒUR

DE WAJDI MOUAWAD — MISE EN SCÈNE DE CATHERINE COHEN
4 > 26 JUILLET 2015 À 12H15 — **THÉÂTRE DU BALCON**

UNE POÉSIE DE L'ERRANCE

— par Flore Chapuis —

Nuit. Vague de paroles, cris de détresse et visages du passé résonnent sur les murs d'ombre ; la houle de la mémoire. À la fin de la représentation, les mots manquent, mais il faut bien parler. Wajdi Mouawad n'a-t-il pas dit lui-même « Si tu veux t'en sortir, tu dois apprendre à : lire, écrire, compter, parler et penser » (« Incendies ») ?

Une chose est certaine, la mise en scène de Catherine Cohen a su capturer l'essence des textes du dramaturge libano-québécois ; une scène dénudée, deux chaises, un arrière-plan visuel et poétique choisi avec soin, un jeu de lumière relevant de la métaphore, et surtout, cette voix. Grégori Baquet n'a pas volé son Molière de la révélation masculine 2014 ; il incarne le parfait Wahab, ce « jumeau de la guerre » du Liban qui doit de nouveau faire face à cette « femme aux membres de bois », allégorie de la Mort. La compréhension de la poétique de Mouawad est remarquable : l'essence tragique d'un être perdu entre passé et présent, la confrontation d'émotions antagonistes, tout y est. On passe du rire aux larmes, du récit d'une anecdote cocasse (l'éternel Père Noël tentant tant bien que mal d'échapper aux déboires de la neige) à une réflexion bien plus profonde sur le sens même de l'être-dans-le-monde.

Si la tétralogie du dramaturge, « Le Sang des promesses », a déjà trouvé son public, la mise en scène de l'un de ses romans est une première. Le spectateur voyage dans ce lieu inouï dans lequel se rencontrent les contraires. Une heure de pure poésie à côtoyer l'oubli, tout en s'oubliant soi-même. Les amateurs de Wajdi Mouawad adoreront, les autres le découvriront. Une grande réussite, un véritable coup porté au cœur (sans mauvais jeu de mots).

DOMPTER LA MORT

— par Le Théâtre Côté Coeur —

Lorsque Wahab reçoit l'appel redouté et qu'il se met en route pour rejoindre l'hôpital où sa mère se meurt d'un cancer, il entame un douloureux voyage. Dans le bus qui le conduit vers l'inexorable destin, il revit sa première confrontation avec la mort, alors qu'il avait sept ans.

Sans jamais tomber dans le pathos, avec tendresse, humour, rage et humilité, Grégori Baquet déploie tout son talent pour nous conter les tourments d'un jeune adulte empli de colère. La mort imminente de la mère renvoie le fils à cette guerre dans ce pays natal, ce Liban aimé, ce pays dévasté par une autre forme de cancer.

« Ma mère meurt, elle meurt, la salope elle ne me fera plus chier. » Cri d'amour et de désarroi qui le submerge. Ce cancer qui ronge la mère adorée le renvoie à ses terreurs enfantines. Au milieu d'une famille en deuil, il est seul. Seul avec son chagrin, seul avec ses peurs, seul avec ses doutes. Mais au bout de cette longue route de silence et d'absence de communication il y a la réconciliation. On retrouve des thèmes chers au dramaturge libano-franco-québecois : la guerre, la filiation, les liens de sang.

L'interprétation poignante de Grégori Baquet, récompensée d'un Molière, rend particulièrement hommage à la langue et à la poésie de Wajdi Mouawad. Ce Molière aura permis au spectacle de continuer à exister aux Déchargeurs, à Paris, et de revenir pour la troisième année consécutive dans le OFF.

La mise en scène de Catherine Cohen est épurée. Quelques objets et un éclairage subtil suffisent à nous faire voyager du Québec au Liban.

Grégori Baquet loue le travail de Catherine Cohen, qui a su le « faire travailler intelligemment pour que le spectacle coule », atteigne cette fluidité, lui permette de mener les spectateurs là où ils voulaient l'emmener. « L'émotion, elle, ne doit pas être sur scène. Elle doit être dans la salle. Et je sens cette émotion, si forte par moments. Je sens la salle se figer, comme sur le récit du bus. »

OFF SUR LA PAGE WIKIPÉDIA DE MICHEL DRUCKER…

SUR LA PAGE WIKIPÉDIA DE MICHEL DRUCKER IL EST ÉCRIT QUE CE DERNIER EST NÉ UN DOUZE SEPTEMBRE À VIRE.
TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE ANTHONY POUPARD 5 > 25 JUILLET 2015 À 22H — **LA MANUFACTURE**

VIVIFIANT !

— par Gladscope —

Ce titre à rallonge interpelle. Il nous fait même sourire dès la première lecture. Alors on se demande : quel propos se cache derrière ce titre si curieux ? Le pitch annonce l'histoire d'un « petit-acteur-de-province » qui fantasme le canapé rouge de Michel Drucker pour que son métier soit enfin reconnu par Papou. On peut avoir confiance dans la Manufacture, alors on va à la rencontre d'Anthony Poupard et on se dit « Ouf ! ». Ce mec-là mérite le détour.

Dès les premières minutes, il nous ordonne de nous détendre et de tendre l'oreille. Et très vite, cela ne fait pas un doute, il a le théâtre dans le sang. On se prend sa passion dans la figure en suivant sa course folle. Anthony a une mission : décentraliser le théâtre, l'amener dans des endroits exclus de la culture. Cette mission, il nous l'offre par une mise en abyme de la création de son spectacle au Préau à Vire. Création entrecoupée de scènes de « Phèdre » qu'il tente de faire déclamer à Steven dans une cour de collège sous la neige, de coups de fil avec son père, d'échanges avec Jean Noël Patrick, le « dir prod prog » du Théâtre national de Paris-La Capitale, et de visites à son grand-père à l'hôpital…

Anthony nous montre que ce métier sacralisé par le canapé rouge de « Mimi Drudru », il le vit, il le transpire. Il parle et fait résonner le théâtre qui l'anime : celui de la transmission. Aucune surprise quant au fait que ce jeune homme charismatique se soit si habilement mis en scène lui-même, en s'accompagnant à cour et à jardin de deux régisseurs.

Seul tout petit regret : c'est un brin répétitif, et l'utilisation du portable n'est pas toujours nécessaire. Ce procédé est bien trop utilisé dans des one man shows qui ne ressemblent en rien au travail d'Anthony.

Un moment vivifiant à découvrir à la Manufacture.

COMÉDIEN DE PROVINCE

— par Luce Gabrielle —

C'est l'histoire d'un homme, ou plutôt d'une réflexion autour de sa profession, celle d'être comédien. Comment assumer cette profession auprès de sa famille, son entourage et le reste de la société quand on n'est pas connu ? Au cours de ce spectacle, le personnage se pose différentes questions : est-ce qu'il cherche ou non la célébrité ? Est-ce que la célébrité détermine son métier ? Est-ce que la célébrité est une fin en soi ?

Au cours du spectacle on trouve un thème récurrent, comme un fil conducteur de la pièce. Une mise en abyme du théâtre, de ce comédien qui cherche plus que tout à monter sa pièce. Sa volonté de jouer et de faire connaître au grand public Thésée. Personnage phare de la mythologie grecque. On y trouve une forme de quête absurde du comédien à mettre en scène ce personnage trop peu connu selon lui. Il veut le représenter de la façon la plus pure qui soit, lui redonner toute sa superbe et sa place.

C'est une véritable performance d'acteur et d'auteur que nous offre Anthony Poupard. C'est avec intelligence et folie qu'il raconte sa vision du métier de comédien, ou plutôt d'« acteur décentralo ».

Il s'inspire d'anecdotes qu'il a réellement vécues, à la fois cocasses et touchantes, toujours sur un ton humoristique. Seul en scène, il campe avec brio différents personnages drôles, farfelus, toujours inspirés de ses rencontres.

C'est sur un plateau sombre habillé de lumière que se déroule le spectacle. Entouré de ses deux acolytes régisseurs, Anthony Poupard tente de répondre à ses interrogations. Une véritable quête qui se termine sur un finale énergique rythmé par une chorégraphie menée par le comédien et ses régisseurs.

On ressort heureux de ce moment passé avec eux, le sourire aux lèvres, avec l'envie irrésistible d'aller consulter la « fameuse » page Wikipédia de Michel Drucker.

OFF SOUS LA GLACE

DE FALK RICHTER — MISE EN SCÈNE VINCENT DUSSART
4 > 26 JUILLET 2015 À 17H25 — **THÉÂTRE DES LUCIOLES**

LES MEILLEURES INTENTIONS

— par Rick Panegy —

C'est une intention honorable qu'ont eue Vincent Dussart et sa Compagnie de l'Arcade. Mais l'enfer, paraît-il, en est pavé…

S'il est un théâtre particulièrement difficile à réussir, c'est celui qui se veut politique : survoler le propos de son engagement reviendrait à manquer son but, mais chercher à forcer sa protestation aurait un effet grotesque. Cela aboutirait à une caricature.

C'est un peu ici l'écueil que n'évite pas hélas Vincent Dussart, mal aidé par la traduction d'Anne Monfort. Le texte de Falk Richter, dénonçant la compétition au travail, le profit, la recherche de la performance, le jeunisme – et plus largement portant un regard critique sur un monde guidé par l'économie – n'est pas aussi frappant qu'il pourrait l'être. Les raisons ?

Le texte d'abord – trop brut, trop répétitif souvent –, mais aussi la direction des acteurs : ceux-ci, incarnant cynisme et arrivisme, n'hésitent pas à grossir le trait, souvent à l'excès… Les « face public », nombreux, où s'enchaînent les tirades, sont déclamés souvent trop précipitamment. Où sont les pauses ? Les nuances ? Les silences ou les suspensions pour laisser à l'émotion ou à la crédibilité le temps de s'installer ? Force est de reconnaître toutefois que Xavier Czapla délivre une performance très respectable.

La mise en scène ensuite : s'il est indéniable que Dussart, et Frédéric Cheli à la scénographie et aux lumières, ont des talents d'esthètes et ont désiré offrir un spectacle plastique, ils n'évitent pas certains effets, certains gestes superflus…

La qualité principale de ce spectacle, toutefois, restera le fait qu'il suscite et provoque la réflexion sur son thème, au-delà de l'ennui qu'il pourrait inspirer à certains. Dans la salle, les spectateurs rient aussi, souvent, car Dussart ne fuit pas l'humour, tournant en ridicule le pathétique dénoncé.

MONDE DE MERDE

— par Maya Crale —

Un spectacle sur la déshumanisation de l'être humain, les affres de la communication à outrance, la recherche du toujours plus, de l'efficacité, le refus de la singularité, l'obligation de correspondre à une norme bien définie, limitée. On en a tous vu, des foules de costards noirs dans les aéroports, des hommes d'affaires pressés qui semblent être des clones.

Falk Richter, toujours provocant, fait monter la sauce jusqu'à l'explosion. Ces hommes ne savent même plus s'ils existent. Perdus dans la froideur de leur époque, de leurs relations, ils sont devenus de glace. Tantôt ils ironisent, tantôt ils hurlent leur désespoir. Vraiment, si le monde ressemble à ça, on n'a pas très envie de continuer…

Les trois comédiens, qui incarnent trois consultants en entreprise, prennent ce texte à bras-le-corps et nous font ressentir fortement la violence de ce monde auquel on aimerait échapper. On a envie de se replier dans notre enfance, seul havre de paix.

Ce spectacle apparaît comme une mise en garde et nous amène à nous positionner sur l'humanité qu'on se choisit, ce qu'on veut être et ce qu'on ne veut pas être. Les acteurs, enfermés dans leur solitude, ne se parlent jamais directement mais se répondent en un écho désespéré. Il n'y a pas un gramme d'espoir dans tout ça. On en sort perplexe, avec la sensation d'avoir fait un mauvais rêve. Un spectacle éminemment politique qui dénonce la culture de l'entreprise, le management et ses dérives, jouant sur les stéréotypes, poussant chaque parole, chaque situation à l'extrême pour nous mettre en garde (sans nous faire la morale) contre le monde dans lequel nous risquerions de nous enliser.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Laurent Brethome —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Derrière ce quatrième mur il y a deux personnes qui n'ont pas d'âge. Ou qui plutôt ont tous les âges de la vie le temps d'une représentation. La femme s'appelle Jeanne et l'homme se nomme Georges. Ils n'ont jamais été au théâtre de leur vie. Ils ont été, sont et seront mes grands-parents. Ils sont là pour voir ce que c'est « en vrai » un acteur. Ils sont ouvriers et musiciens et galériens. Pour eux un sou est un sou et être spectateur c'est être les premiers acteurs de la représentation. « Il en faudra pour son argent », comme disait grand-père, et « Il faudra pas qu'on s'y embête », comme disait grand-mère. À travers Jeanne et Georges il y a moi. Premier spectateur privilégié de ce qui se passe sur scène. C'est moi qui dois décider la manière d'ouvrir et de fermer la vitre du quatrième mur. Je ne vais pas attendre sagement que les « acteurs/spectateurs » de cette représentation prennent place sur les sièges. Si je peux, je vais aller les chercher à l'extérieur du théâtre. Je vais les prendre par la main et leur souffler à l'oreille que derrière le mur il n'y a aucune réponse, il n'y a que des questions. Puis je vais prendre une bombe de peinture et je vais inscrire en lettres de boue sur le mur : « Le théâtre est une chose pas sérieuse que l'on doit faire très sérieusement. »

© Quentin Ferjou

Formé à la Comédie de Saint-Étienne, Laurent Brethome aime s'exercer à la diversité : il met en scène des auteurs aussi différents que Feydeau, Marlowe, Molière, Tchekhov ou Levin, qu'il apprécie particulièrement. Il aime le contact avec le public et les spectateurs et aime se définir comme pédagogue. Avec sa compagnie Le Menteur volontaire, il crée « Riquet », d'Antoine Herniotte, d'après le conte de Charles Perrault.

RIQUET
TEXTE ET MISE EN SCÈNE LAURENT BRETHOME
4 > 8 JUILLET 2015 À 11H ET 15H
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

Demain la réponse de Emmanuelle Vo-Dinh.

LE FAUX CHIFFRE

1160

C'est le nombre de spectateurs, chaque jour, que les régisseurs doivent réveiller à la fin d'une représentation.

HUMEUR

« JE PENSE QUE LES DÉCORS SONT MOCHES POUR ALLER BIEN AVEC RIQUET ET LA PRINCESSE.

— Paul, 7 ans —

I/O MICRO

@RICKETPICK —
Il est long le Chemin de Damas (Strindberg) pour #Andreas. Errances et questionnements… Mais qu'il est subtile et élégant! #FDA15 #IOmicro

@BELLAFIGURAL —
Meanwhile, @FestivalAvignon has its own daily now: the stylish @IoGazette.
First issue on their website: http://www.iogazette.fr/#theatre

@ADELINEPICAULT —
Cet été, t'as pas intérêt à cracher dans mon IO.
@IoGazette #iomicro

@ORNELLASALLOUM —
Dubitative face au #Andreas de Châtel…trop lent et pesant malgré quelques belles performances d'acteurs #FDA15 #iomicro

@SEVERINSENCHAN —
Drôle, poétique et beau programme A des #Sujetsàvif, magnifié dans le jardin du lycée Saint Joseph #FDA15 #IOmicro

@AMERIQUEBECOISE —
Chère @IoGazette, tu es carrément canon.
C'est rare, les bébés beaux.

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

LETTRE À…

— Par Ian Soliane —

… ANTONIN ARTAUD

Cher monsieur Antonin Artaud,
Voici mon problème. Je suis un de vos clients réguliers. Dernièrement j'ai redownloadé « Pour en finir… » via Internet, Amazon, ebook no 13. Pour des raisons psychiques (opération qui n'était pas prévue et est urgente), je dois absolument rester éveillé. Il y a un an, j'ai eu un employé du SAV de Théâtre en France au téléphone, lequel m'a signifié que je n'avais pas pris d'assurance, ce que je sais, mais que c'était possible en payant 100 euros supplémentaires par saison, ce qui ne me dérange pas. Depuis j'essaie désespérément. Mais non. Mais quand même. Ne mentez pas. Vous grognez. Je vous entends. Je vous ai vu, un certain mois de juillet 2011, opéra-théâtre d'Avignon, je vous ai vu grogner, devant le gigantesque portrait du Christ qui vous fixait, face à ce père en phase terminale en train de se vider devant son fils dévoué, je vous ai vu grogner, encore, plus tard, aux spasmes d'Hamlet en porte-voix, et vous grogniez à la morsure concrète des « Blasted » de Sarah Kane, mais aussi – il y a une nouveauté – aux cris et modulations étonnantes des candidats de « Fort Boyard » – vous grogniez – et d'abord je vous ai vu, dans un théâtre-gourbi du Val-de-Marne, vous grogniez en sautillant, aux états de contractions de votre Suicidé. Il y a un mois, Théâtre en France, j'y suis allé, à l'une des adresses de son siège social, qui m'a envoyé au 3 de la même rue, qui m'a envoyé à l'agence Promo Events de Bonne-Nouvelle, qui, elle, m'a dit ceci : vu que vous vous nourrissez aux imprécations spasmodiques, aux conflagrations inouïes de forces et d'images, au geste de la vie même, à la vieille efficacité magique, à l'opération authentique immersive du théâtre vivant, nous ne pouvons absolument plus rien faire pour vous. Et ils m'ont conseillé de chausser les lunettes actives 3D, d'enfiler le casque de réalité augmentée Project Morpheus avec un Field of View panoramique de 210°, de me plonger dans « Final Fantasy VII », ou d'aller vivre dans un hangar ou une grange quelconque. Ça devient ridicule. Je ne suis pas loin de me dégonfler, de me soumettre ad nauseam à la longue habitude des spectacles de distraction, et de ne plus jamais faire appel à vos services. Veuillez, SVP, monsieur Artaud, me recontacter de toute urgence à soli/ane.com pour régler mon problème, puisqu'il est absolument impossible de vous joindre.

Bien cordialement.

Né de mère française et de père américain amérindien, Ian Soliane vit et écrit à Paris. Il a publié plusieurs romans, participé à différentes revues et ouvrages collectifs et est également l'auteur de textes dramatiques. Son dernier roman, « La Bouée », est paru aux éditions Gallimard. Son dernier texte dramatique, « Bamako-Paris » (en cours de production), a reçu la bourse Beaumarchais/SACD, ainsi que l'aide à la création et au montage du CNT.

En partenariat avec le CNT

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE

TRIBUNE
« COLLABORATIF », ÇA MARCHE ?

— Par Jean-Daniel Magnin—

Deux aventures éditoriales collaboratives se sont mariées le temps du festival : la gazette I/O et VentsContraires.net, revue en ligne du Rond-Point.

Vous feuilletez un exemplaire d'I/O, la gazette éphémère des festivals. Un journal papier né d'une énergie collaborative circulant sur le Net, une tribune à laquelle vous pourriez envoyer vos propres articles comme je le fais en ce moment.
Arrêtons-nous sur ce mot, « collaboratif », qui décrit une manière de produire ensemble, une alternative au tout concurrentiel dont nous savons bien qu'il nous conduit à l'abîme – mais alors que devient la presse si les journaux sont écrits par des bénévoles ?
C'est là que je voudrais vous parler d'une expérience web que nous menons depuis cinq ans avec le théâtre du Rond-Point. Vous en avez un aperçu quotidien au bas de la page que vous êtes en train de lire : si, si ! Juste en dessous, la rubrique « Le dessin », vous y êtes ?
Tout a commencé le jour où Jean-Michel Ribes a dit : « Faisons voler le Rond-Point sur le Net ! » Le problème avec lui, c'est qu'il a sans arrêt de nouvelles idées. J'ai d'abord griffonné les plans d'une catapulte géante. La moue perplexe de la direction technique m'a fait vite renoncer à ce projet aérien. Plus sérieusement, la lumière a été « collaborative » : et si nous proposions à des artistes qu'on ne voit pas sur nos trois scènes de nous rejoindre… dans une quatrième salle virtuelle ? Des talents d'ici et d'ailleurs. Des singuliers qui s'expriment par les mots, les images, les sons. Qui bougent le monde avec esprit et humour. On publierait chaque jour les plus inventifs. Le Rond-Point s'étant mobilisé contre l'esprit de chapelle, pour le débat et le rire résistant, tentons la même chose sur le Web. Ainsi est née la revue VentsContraires.net, premier média en ligne lancé par un lieu de spectacle.

« Une quatrième salle virtuelle ?

Avec bientôt 500 chroniqueurs, plus de 6 000 billets édités (dont 1 000 vidéos), 2 millions et demi de visites, cette petite république libertaire repousse tous les jours les murs du théâtre. Il faut vite engager un responsable éditorial. Vincent Lecoq, chroniqueur des premiers instants, rejoint l'équipe du Rond-Point et lui ouvre en grand les portes du Web.
La surprise a été de voir converger autant d'écrivains que de dessinateurs (parmi lesquels des maestros du crayon tels Winshluss, Pénélope Bagieu, Stéphane Trapier ou Ted Benoît).
Si le théâtre doit être dégusté vivant, il vaut la peine de mettre en boîte et de partager les confidences sur leur écriture de Rodrigo García, Yasmina Reza, Alessandro Baricco, Marius von Mayenburg, Nancy Huston, Philippe Minyana ou François Morel. On y trouve en podcast et vidéo les très suivies conférences des économistes Frédéric Lordon et Paul Jorion, le plaidoyer pour un Web libre de La Quadrature du Net, l'appel du philosophe Bernard Stiegler en faveur d'une économie contributive. D'abord chroniqueurs, Clémentine Mélois ou Pacôme Thiellement sont passés en live sur la scène de la salle Topor.
Deux moments forts : le siège du spectacle « Golgota Picnic » par les intégristes chrétiens suivi et analysé in situ ; la gueulante de Charb, qui en a marre qu'on exhorte les « musulmans modérés » à se distancier des radicaux.
Chaque mois nous bâtissons avec une centaine de chroniqueurs et d'invités un dossier répondant à une question de société (en juillet : « Où sont les femmes ? »). Inutile de vous dire que vous y êtes bienvenu. N'y cherchez pas une case où inscrire vos commentaires – il n'y a qu'une façon de s'exprimer sur VentsContraires.net : prendre le risque de monter sur scène en envoyant une contribution. Je vous ai dit que c'est collaboratif.
Jean-Daniel Magnin est directeur littéraire du théâtre du Rond-Point.

Demain la tribune de Rodolphe Fouano.

LE DESSIN

TOUJOURS PLUS LOIN
— par Stéphane Trapier —

La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

L'ŒIL

— Par Frédéric Boucaumont —

L'expression « bad buzz » est tellement vulgaire qu'elle ne prend son sens que dans la bouche de Jean-Marc Morandini, et, au théâtre, c'est un spectacle raté où on vous promet une cascade mais où le comédien déguisé en abeille oublie son texte parce que ce comédien, dont je tairai le nom imaginaire, a trop bu. Il a fêté la première hier soir à Avignon. Cinq pintes y sont passées, plus un digestif de fruits douteux. Le retour jusque sur son lit fut épique, surtout au moment où il le vivait. Et maintenant, ce soir, face à nous, alors qu'on ne parle que de lui, le bafouillage. Bien fait pour lui, c'est pas professionnel. Tout le monde sait que tout se décide la première semaine. Dans le OFF, il faut enchaîner sept bonnes représentations pour que ça mousse. Pourquoi ? Élémentaire, Dr Marketing : parce que le nombre de spectateurs reste croissant s'il part sur une tendance croissante. Et comme le festival est limité dans le temps, c'est imparable. De savants calculs qui multiplient et subdivisent la déperdition, la météo, le ton sur lequel les commentaires sont lâchés, la proportion de retraités, d'amis et le nombre de places gratuites n'y changent rien : cela reste à la marge. Le noyau dur en expansion de la première semaine, quand le niveau artistique est au-dessus de la moyenne, est inarrêtable : ce sera un succès. C'est le même phénomène que dans la propagation virale des campagnes de publicité sur le Net. Sauf que les marques ont moins de risques de se louper : elles répètent toujours la même chose, et une comédienne bourrée dans une publicité pour du fil dentaire, ça se voit pas. En plus, on peut augmenter artificiellement – maintenant en temps réel – l'exposition en mettant un peu plus d'argent, si justement la tendance est baissière… Mais ce sera le signe que c'est une moins bonne pub que la moyenne… Ah mondes jumeaux cruels !

ACTU DES FESTIVALS

• Festival d'Avignon : Vous voulez vivre les plus belles émotions comme si vous y étiez ?
Sur culturebox.fr/avignon, suivez toute l'actualité des spectacles en Avignon en direct et replay du 4 au 26 juillet 2015.

Dernières places disponibles :

• Festival d'Aix-en-Provence
Svadba
Musique d'Ana Sokolovic
Opéra pour 6 voix de femmes à cappella
Les 9, 10, 11, 13, 14 et 16 juillet à 18h

• Les Chorégies d'Orange
Carmen
Georges Bizet
Théâtre antique
Le 8 juillet
Offre spéciale -10% de réduction

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Éditeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro :
Pierre Fort, Jean-Christophe Brianchon, Pénélope Patrix, Rick Panegy, Luce Gabrielle, Gladscope, Flore Chapuis, Maya Crale, Théâtre Côté Cœur, Jean-Daniel Magnin, Ian Soliane, Laurent Brethorne, Frédéric Boucaumont, Stéphane Trapier.

Photo de couverture :
Charles-Henry Bédué
www.charleshenrybedue.com / charleshenrybedue.tumblr.com

N°02 / 6 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

io

AVEZ-VOUS L'ESPRIT CRITIQUE ?

LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS
AVIGNON 2015

www.iogazette.fr